

Irons-nous jusqu'au bout des réflexions qui nous pressaient devant ce grand homme, il faudrait dire, ce grand jeune homme endormi? (Car sur son lit de mort, on ne lui eût pas donné cinquante ans, mais à peine trente, comme si le temps n'eût pas osé toucher celui qui l'avait dompté et conquis.)

Oserons-nous tout dire? Ses mains n'étaient pas jointes, mais ses bras vaguaient comme ceux d'un vaincu ; le crucifix ne reposait pas sur sa poitrine immobile. Une telle œuvre, songions-nous, implique-t-elle même le renoncement à Dieu? Dieu est terriblement absent de l'œuvre de Marcel Proust. Nous ne sommes point de ceux qui lui reprochent d'avoir pénétré dans les flammes, dans les décombres de Sodome et de Gomorrhe; mais nous déplorons qu'il s'y soit aventuré sans l'armure adamantine. Du seul point de vue littéraire, c'est la faiblesse de cette œuvre et sa limite: la conscience humaine en est absente.

Aucun des êtres qui la peuplent ne connaît l'inquiétude morale, ni le scrupule, ni le remords, ni ne désire la perfection. Presque aucun qui sache ce que signifie pureté; ou bien les purs, comme la mère ou comme la grand-mère du héros, le sont à leur insu, aussi naturellement et sans effort que les autres personnages se souillent. Ce n'est point ici le chrétien qui juge : le défaut de perspective

morale appauvrit l'humanité créée par Proust, rétrécit son univers. La grande erreur de notre ami nous apparaît bien moins dans la hardiesse parfois hideuse d'une partie de son œuvre que dans ce que nous appellerons d'un mot : l'absence de la Grâce. A ceux qui le suivent, pour lesquels il a frayé une route vers les terres inconnues et, avec une audace désespérée, fait affleurer des continents submergés sous les mers mortes, il reste de réintégrer la Grâce dans ce monde nouveau.

François Mauriac, *Écrits intimes*, La Palatine, Genève – Paris, 1953, p.216